

berceau, les zébrures imprimées sur la neige par la course d'un homme glissant sur ses "skiss."

II

La Mort du Loup

Ladjé était un des plus riches pasteurs de rennes de Finmark. Il possédait un troupeau de cinq cents bêtes que gardaient une douzaine de domestiques et plus de cinquante chiens.

Le plus robuste de ses valets se faisait appeler Ya. Ya n'était pas Lapon. Il était venu autrefois en Norvège à la suite d'un barnum qui rendait à leurs neiges une collection de Nordlandais exhibés à travers les capitales de l'Europe. Ya était Français.

Quarante ans, une haute stature, un visage dur masqué de poils poussés en toute liberté, un regard brillant sous les sourcils comme une couleuvre sous un fourré de ronces, Ya était fort admiré des Lapons. Ils le trouvaient laid ; mais, comme il n'avait pas la bouche immense, le nez en bouton et les petits yeux de souris qui composaient les plus beaux avantages physiques de ses collègues, ces derniers étaient tout étonnés de le voir dresser des rennes et conduire un traîneau tout aussi bien qu'un fils du Nord.

Ya parlait peu. Ya n'aimait pas les bavards. Ya détestait la vie sous la hutte en la compagnie de femmes cousant des peaux de rennes. Il travaillait violemment. Quand il dormait, il semblait dormir avec rage. Autour de l'âtre, le soir, quand la fumée montait vers le centre de la hutte, dont le toit de peau laissait voir les étoiles, Ya proférait parfois des mots de colère en une langue inconnue.

Alors le maître, Ladjé, qui savait le

passé de Ya, cherchait à apaiser l'étranger :

—Ya, mon ami, tu es ici chez toi, tu le sais bien ! Ne songe plus aux méchants, Ya.

Môr Ladjé (maîtresse Ladjé) qui était une femme pieuse, ne manquait pas d'ajouter :

—Demande à Dieu d'oublier, mon garçon.

Ya cherchait l'oubli dans la fréquentation des bouteilles d'eau-de-vie. A l'aube, le fermier l'avait trouvé bien souvent couché dans la neige, au seuil de la tente. L'ivresse l'avait terrassé là et livré au froid qui, comme un lutin malicieux, s'était amusé à coller les cheveux du pauvre homme à une demi-douzaine de glaçons. Chaque fois, les femmes, avec leurs ciseaux, avaient délivré Ya qui, tout honteux et tout grondant, avait promis de ne plus s'exposer au ridicule. Mais les cheveux du co'osse repoussaient vite, et, les soucis revenus, Ya buvait, buvait.

Malgré ses défauts, rachetés par la bonté et la sollicitude qu'il témoignait aux faibles, Ya était l'ami plutôt que le valet de Ladjé. En récompense des services rendus, le maître, selon la coutume laponne, lui avait donné, dès la première année de leur rencontre, quatre rennes femelles qui, bon an, mal an, lui avaient mis bas nombre de petits. Aussi Ya possédait-il un véritable troupeau confondu avec le troupeau du fermier mais dont les bêtes étaient marquées sur l'oreille de caractères inconnus aux Lapons.

Bien plus, Ya possédait un sac en cuir, tout gonflé de piécettes blanches, qu'il enfouit sous un rocher à silhouette humaine, pierre vénérée par les indigènes aimant le Dieu des chrétiens, mais redoutant les dieux inertes de la vieille religion laponne.